

La vérité en acte

Guy Lafon a de la suite dans les idées. Après le *Dieu commun*, qui déjà logeait Dieu au creux de l'entretien, il fallait bien s'attendre à voir sa réflexion se prolonger par le thème de l'autre. Pour Guy Lafon, « la vérité est en genèse entre nous ». L'entretien est le lieu où s'échangent plus que des paroles : l'homme s'y dit lui-même; il est riche d'une parole implicite sur Dieu. C'est ici que se révèle la spécificité du christianisme : il est la religion qui indique l'autre comme médiation vers Dieu.

On a souvent dit que la religion est aliénation. Un grief qui, d'un point de vue historique, n'est pas sans fondement. Mais il contient une autre vérité, plus profonde. Si le christianisme est aliénation, c'est en ce sens originel où il indique la rencontre de l'autre comme lieu indépassable de la rencontre de Dieu, devant par là une vérité que retrouvera Marx disant que « l'autre homme » est la « richesse la plus grande ». C'est pourquoi, Marx peut « abriter » le christianisme.

En tous les cas, dans le christianisme, « la vérité se confond avec la fraternité ». Si telle est sa foi, il faut en tirer les conséquences. Sa vérité n'est pas d'abord dans l'ordre du savoir. Elle est pratique, car elle se joue et se vérifie dans le « domaine social de l'histoire ». Par là, le christianisme devient une religion « critique » à l'égard de la société, de l'éthique, de la politique, etc., n'ayant qu'une seule question à poser : Que fait-on de l'autre et, surtout, avec l'autre ? Le déplacement qu'il opère ainsi amène à modifier nos concepts habituels de la vérité, de la raison, de la relation et même de Dieu.

Guy Lafon cite quelque part ce mot de René Char : « La perte du croyant, c'est de rencontrer son église. Pour notre dommage, car il ne sera plus fraternel par le fond. » Parole provocatrice, s'il en est. L'idée en est banale. Elle est un défi, et Guy Lafon entend le relever : rencontrer « son église » et rester « fraternel par le fond », non seulement ce n'est pas incompatible, c'est une exigence du christianisme, sa saveur spécifique, une nécessité sans laquelle l'Église perd son sens et sa raison d'être.

Pour suivre Guy Lafon, il faut avoir le goût des méditations savantes, et aussi des lentes ruminations qui acceptent l'effort des montées. Son livre sur *l'Autre-roi* (1) avoue sa dette notamment envers Lévinas. Il y propose une méditation forte dont on reconnaîtra sans peine l'urgence, car dans un monde où le visage de l'autre s'efface et devient objet de mépris, une « religion fraternelle » est le seul impératif susceptible de conjurer la menace de la mort.

Marcel NEUSCH

(1) Guy Lafon, *l'Autre-roi*, Nouvelle Cité, 202 pages, 98 F. Pour « Le Dieu commun », voir notre numéro du 16 novembre 1982.

Tiré du journal *La Croix*, en 1987 (date précise à compléter)